

# Ville de Soissons - festival "Mom'en Fête" mars 2008 - Le monde à l'endroit... à l'envers...

A l'invitation du centre culturel, l'écrivain est allé rencontrer les enfants de cinq classes d'écoles primaires de Soisson afin de leur demander ce qu'évoquait pour eux un "monde à l'envers".

En une heure et demi, chaque classe a établi le synopsis d'une histoire que l'écrivain s'est engagé à rédiger. En fin de semaine, il a rendu sa copie.

Il a donc lu cinq histoires du monde à l'envers /

**L'ANTIPODISTE** sur une proposition des élève de Madame Thomas de l'école du Tour de Ville

**L'OEUF ET LA POULE** une proposition des élèves de la classe de Mademoiselle Buisson à l'école Galilée

**LE DINER DE FOU** avec les élèves de la classe de Madame Legat de l'école de Taar

**LE MIROIR DU PALAIS DES GLACES** avec les élèves de C2, CM1 de la classe de Monsieur Belhomme de l'école du Tour de Ville

**LE CHANT DE L'ARBRE CREUX** avec les élèves de la classe de Madame Fleury de l'école Robert Langele, Pasly .

## L'ANTIPODISTE

**L**es Verlan's étaient acrobates. Monsieur était un athlète, petit, râblé, les deux pieds bien sur terre. Ses gros muscles qui roulaient sous son maillot moulant allumaient des regards admiratifs dans les yeux des petits garçons.

Madame ressemblait à une fée, légère, aérienne, une plume étincelante dans la lumière des projecteurs. Les petites filles la rêvaient en princesse quand monsieur la soulevait d'une main, tête en bas, au bout de son bras.

Leur numéro était parfaitement au point. Hélas, si leur nom qu'ils avaient augmenté d'une apostrophe anglaise pour lui donner plus de brillant sonnait comme un nom de stars, les étoiles qui tapissaient le ciel de leur chapiteau avaient pâli depuis bien longtemps. Les temps étaient difficiles. Les centres des villes où ils plantaient naguère leur petit cirque avaient été envahis de banques et de boutiques de vêtements. Les enfants restaient à la maison devant les jeux vidéo dans lesquels un clic suffit pour marcher sur les mains et voler dans les airs. Monsieur et madame Verlan, acrobates de profession, étaient à deux doigts d'abandonner leur métier quand le ciel leur envoya un enfant.

**C'**était un garçon. Il naquit une nuit de mars sur les bords de l'Aisne où les Verlan's avaient monté leur chapiteau pour « Mom'en fête ». La veille encore madame avait assuré le spectacle et c'est pourquoi, sans doute, environ quinze

mois plus tard, lorsque le bambin tenta ses premiers pas, il les effectua... sur les mains ! Comment dire la surprise des parents ? Au lieu de se dresser sur ses pieds, de tanguer comme un château branlant et de tomber sur ses fesses, le petit qu'on avait appelé Bob, se hissait sur ses mains, vacillait et tombait sur la tête en une roulade parfaite. Monsieur et madame Verlan essayèrent bien de remettre le petit Bob dans le bon sens, mais rien n'y fit. C'est sur les mains qu'il voulait découvrir le vaste monde, et pas autrement. Est-ce qu'on peut aller contre le désir d'enfant sans malice ?

— S'il commence aussi jeune, finit par dire monsieur, il peut devenir un acrobate extraordinaire. Le plus fantastique que le monde ait jamais connu !

Madame, elle, était bien persuadée que le petit Bob était l'enfant le plus fantastique que la terre ait jamais porté. C'était le sien !

— Il deviendra une star ! Il passera chez Patrick Sébastien, au festival du cirque de Monte-Carlo. Tous les grands de ce monde voudront l'admirer. Les cheiks d'Arabie, la reine d'Angleterre, le Tsar de Russie, le Président des États-unis... ! Il gagnera beaucoup d'argent et l'on pourra remplacer le chapiteau, engager des clowns, acheter des animaux pour avoir une ménagerie, des lions, un éléphant, des tigres et chameaux... On aura un vrai cirque !

Monsieur Verlan avait les pieds sur terre et la tête un peu dans les nuages. Madame dansait sur les mains comme personne mais conservait toujours la tête à l'endroit.

— Il n'y a plus de Tsars en Russie. Et tu le saurais si tu avais étudié l'Histoire. Avant de rêver, il faut que notre fils aille à l'école, comme les autres. Il faut qu'il sache lire, écrire et compter, comme les autres.

— À l'école, s'étonna Monsieur. Et en marchant sur les mains ?

— Et pourquoi pas, trancha madame. L'école est faite pour tout le monde, non ?

C'est ainsi qu'un matin, on frappa de la classe de CE2 de l'école du Tour de Ville. Tous les enfants tournèrent la tête. Jessica, qui était la plus proche de la porte, crut apercevoir deux pieds derrière la vitre.

— Maîtresse, on a frappé, firent les enfants.

— Entrez, dit la maîtresse.

Debout sur les mains, la tête en bas, le cartable balançant au bout de son pied gauche, Bob Verlan fit sa première entrée sous les yeux ahuris de ses futurs camarades. La maîtresse fut la première à reprendre ses esprits. Le directeur l'avait prévenue que le nouveau était « différent » sans donner plus de précisions. Elle l'avait assuré qu'elle ne voyait aucun inconvénient à accueillir un enfant « différent » Au contraire. Ce serait l'occasion d'apprendre à ses élèves le respect que l'on se doit les uns aux autres, qu'on soit noir ou blanc, gros ou maigre, fort en maths ou en gymnastique. Et plus encore à ceux qui ne sont pas tout à fait comme nous. Elle s'attendait donc à recevoir un aveugle, un sourd, un handicapé « normal », du corps, de la tête ou de n'importe où, mais pas ce

gamin rigolard, debout sur ses deux bras et dont le cou se tortillait à soixante centimètres du sol pour attraper son regard. Elle avala sa salive et se racla la gorge.

— Bob est nouveau, dit-elle. J'espère que vous allez tous bien vous entendre avec lui. Tu peux t'asseoir, Bob.

Le nouveau hésita, posa son cartable sur une table et sauta d'un bond les bras croisés sur une chaise, les pieds en l'air. Comme les yogi en Inde. Sa tête disparaissait sous le pupitre. Toute la classe qui s'était retenue jusque là éclata de rire.

— Allons, silence ! demanda la maîtresse. Bob, tu peux t'installer sur la table pour voir au tableau. Et sortez vos affaires

L'acrobate sauta sur le pupitre, ouvrit son cartable et en sortit son cahier et sa trousse. Tous les autres le regardèrent bouche bée. On aurait dit une plante quand il bougeait. De son bassin partaient deux jambes souples comme des lianes, avec au bout deux pieds plus agiles que des mains. Il tenait son cahier du pied gauche et son stylo entre le gros orteil et le premier doigt de son pied droit.

— En haut à gauche, dit la maîtresse, vous inscrivez la date. Vendredi 7 mars 2008.

Elle n'osait pas trop regarder son nouvel élève. Il fallait faire comme si tout était normal, faire la classe comme d'habitude. Mais ce n'était pas tout à fait comme d'habitude. Lorsque Bob commença à écrire, le cahier se plia sous la pression du stylo.

— Madame, fit remarquer Jessica, il ne peut pas écrire, il n'a rien pour s'appuyer.

— Hé bien il faudrait... Hé bien on pourrait...

Elle n'avait aucune idée ce qu'il aurait fallu ou de ce qu'on aurait pu.

— On pourrait aller chercher un pupitre en classe de musique, proposa Vincent qui avait l'esprit pratique.

Et c'est ainsi que Bob Verlan trouva sa place dans la classe de CE2 de l'école du Tour de Ville, la tête en bas sur sa table et un pupitre de musique en guise de bureau sur lequel il posait son cahier.

Passé le premier temps de surprise, on s'habitua à sa présence. Il y eut bien un jour un gamin pour se laisser aller à traiter Bob de monstre, mais la maîtresse expliqua qu'il était simplement un « antipodiste ». C'était un mot compliqué qui venait du Grec et qu'on donnait aux acrobates qui marchent sur les mains. Le même mot servait à désigner un point opposé à un autre sur la terre. On disait les antipodes. On avait regardé sur le globe où était l'antipode de Soissons. Jessica avait fait rigoler tout le monde en demandant si les Australiens marchaient la tête en bas.

Il y eut aussi un grand débat dans la cour de récréation à l'occasion d'une partie de foot. Devait-on siffler une main si Bob touchait le ballon avec ses pieds ? Les uns prétendaient que la règle du jeu devait s'appliquer à tous de la même manière. D'autres estimaient que, puisque Bob se servait de ses mains comme de pieds et de ses pieds comme de mains, la règle devait lui être adaptée. Les plus malins proposèrent alors qu'il joue dans les buts où il se révéla un si bon gardien que tous voulurent l'avoir dans leur

équipe.

Pendant de temps-là, le papa de Bob attendait le moment où son fils deviendrait le plus grand acrobate du monde, celui qui ferait la gloire et la fortune des Verlan's. Hélas, lorsque qu'il rentrait le soir de l'école, au lieu de se précipiter sous le chapiteau pour s'entraîner à l'acrobatie, le petit Bob préférait se réfugier dans la caravane où il plongeait jusqu'au dîner dans des livres de mathématiques et de physique auxquels ni son père ni sa mère ne comprenait rien. Chaque mercredi, il s'enfermait à la bibliothèque pour lire des histoires de fusées, de conquête de l'espace et de cosmonautes. Il rêvait de devenir l'un d'eux. Il rêvait de partir dans l'espace, en apesanteur, dans un monde tellement vaste qu'il n'a plus de haut, ni de bas. Danser avec les étoiles...

— Arrête un peu de lire, disait Papa, tu vas t'abîmer les yeux.

— Laisse-le mener sa vie, disait maman. Tu verras qu'un jour il fera l'acrobate sous le plus grand chapiteau du monde. C'est ce que tu veux. Et sur la voûte de son chapiteau à lui, les étoiles ne pâliront jamais. Ce seront de vraies étoiles dans le vrai ciel.

Le petit Bob Verlan, le meilleur gardien de but qu'on ait jamais vu à l'école du Tour de Ville, sauta une classe de CM pour entrer au collège. Il sauta une classe de collège pour entrer au lycée, décrocha son bac à seize ans les doigts dans le nez - les

doigts de pied, bien sûr - entra à l'université où bientôt il obtint une bourse pour aller étudier en Australie dans une école de cosmonautes.

**L**'Australie ! Le pays des antipodes où les gens marchent la tête en bas ! Mais personne ne faisait plus attention maintenant à la manière qu'il avait conservé de vivre sur les mains. Quand il venait au tableau pour résoudre un problème de mathématiques sur lequel les plus grands savants se cassaient les dents, on ne regardait que les chiffres qui dansaient sous la craie au bout de ses doigts de pied. Quand ses camarades sortaient à moitié sonnés d'une séance d'entraînement dans une centrifugeuse pour se familiariser avec les effets de l'apesanteur, il était en pleine forme. À l'endroit à l'envers, quelle importance pour lui ? Quand l'école des cosmonautes organisa une série de tests pour sélectionner celui qui aurait l'honneur de participer à la prochaine mission spatiale, il arriva évidemment le premier.

Il écrivit alors une belle lettre à ses parents. Il disait qu'il allait s'envoler sous le plus grand chapiteau du monde, qu'il espérait que la fusée serait aussi solide que les bras de papa et les étoiles aussi belles que maman. Il n'avait qu'un regret. Ève, l'amie qu'il avait rencontrée en Australie, ne serait pas du voyage. Les savants estimaient qu'elle était un peu trop dans la lune pour aller dans l'espace. C'est vrai qu'Ève était tête en l'air. Ça le faisait rire quand elle cherchait partout la broche qu'elle avait dans les cheveux ou quand elle arrivait au laboratoire, son sac-poubelle à la main parce qu'elle avait balancé son cartable dans la poubelle. Elle s'était trompée. Elle était terriblement distraite aussi, au point que certains jours, croisant son reflet dans un miroir, elle se disait « bonjour



madame » sans se reconnaître. Elle était extraordinaire. Bob était amoureux. Un jour il reviendrait à Soisson la présenter à ses parents.

**L**a mission fut un succès. Au retour, Bob épousa Ève et voulut mettre à l'exécution la promesse qu'il avait faite à ses vieux parents. Cela lui demanda un peu de temps, de sorte qu'ils étaient trois quand ils revinrent sur les bords de l'Aisne. Les Verlan's étaient ravis d'être grand-père et grand-mère. Mamie prit le bébé dans ses bras et le couvrit de baisers. C'était une fille de bientôt quinze mois, ravissante. Papy prit l'enfant à son tour et la fit sauter en l'air avant de la déposer dans le parc qui avait servi autrefois aux premiers pas de Bob. Pendant que les parents et les grands parents causaient, la petite s'accrocha aux barreaux et fit ses premiers pas sur... ses pieds. Toute la famille resta sans voix, stupéfaite.

— Elle marche sur ses jambes, dit grand-père incrédule

— A l'endroit, ajouta grand mère.

— À l'endroit, à l'envers, quelle importance, dit Bob, le principal est qu'elle trouve son chemin.

— À l'endroit, à l'envers, quelle importance, ajouta Ève Écrivez Bob à l'envers, vérifiez avec un stylo sur une feuille de papier, c'est encore Bob.

— Écrivez Ève à l'envers, demanda Bob, qu'est ce que ça donne ?

— Écrivez Verlan à l'envers, qu'est-ce que ça fait, demanda Mamie ?

— Et la petite, comment l'appellez-vous, demanda papy.

— Ça dit Bob, c'est à vous de le deviner...

## L'OEUF ET LA POULE

**L**a tempête avait fait rage toute la nuit. La pluie fouettait les volets, le vent soufflait dans les arbres, mais au matin, le beau temps était revenu. Romain se réveilla à sept heures, le ciel était tout bleu, tout neuf, lavé et bien tendu comme un drap propre au-dessus du village. Quand il arriva à l'école, ses camarades se pressaient déjà devant la porte de la classe, impatients. La maîtresse avait promis de passer un film sur le commencement du monde avec des dinosaures, comme dans Jurassique Parc.

Toute seule, toujours toute seule, Magalie jouait dans un coin de la cour avec sa corde à sauter. C'était la plus âgée de la classe, mais pas la plus grande. Elle ne comprenait jamais rien à ce que la maîtresse expliquait et se contentait de sourire en suçant son pouce comme un bébé chaque fois qu'on l'interrogeait. Elle était un peu bête, mais il ne fallait pas le dire pour ne pas lui faire de la peine. « La pauvre gamine, elle est demeurée, disait les gens. Elle ne veut pas grandir ». Elle ne savait peut-être même pas

ce qu'étaient les dinosaures.

— Magalie, appela la maîtresse en tapant dans ses mains.

La petite fille vint se mettre dans les rangs, on entra dans la classe. Les rideaux étaient tirés. La maîtresse éteignit la lumière et alluma l'écran du Home Cinéma que le père de Julien avait prêté. On entendit alors dans le noir une musique qui venait de très très loin. Juste une note comme le sifflement d'une fusée. Sur l'écran, on vit un ciel immense, plein d'étoiles. L'une d'elles se mit à grossir de plus en plus comme si elle allait nous arriver dans la figure. Il y eut une explosion, un feu d'artifice avec des roulements de tambours et des sonneries de trompettes. Puis une grosse boule de feu, rouge et brûlante, commença à tourner lentement. À mesure qu'elle tournait, ses couleurs changeaient. Apparurent le bleu de la mer, le brun des montagnes, le vert des forêts. Les enfants reconnurent la terre, leur terre qui venait de naître. Il y eut des océans et il y eut des poissons. Il y eut des dinosaures et il y eut des volcans, il y eut des singes dans les arbres puis des singes dans la savane. Il y eut des hommes et il y eut des maisons, il y eut des voitures et il y eut des fusées. Il y eut à nouveau le ciel plein d'étoiles où les hommes envoyaient des fusées à la recherche du secret de leur origine. Le petit point brillant d'un satellite disparut dans une mer de constellations. Le film finissait comme il avait commencé. En une heure, on avait vécu des milliards d'années. Il était temps de sortir en récréation.

Une fois dehors, les enfants levèrent le nez au ciel comme s'il ne l'avait jamais vu. Et c'était vrai qu'ils n'avaient jamais vu un ciel comme le ciel de ce matin. Il était pâle au-dessus du préau, presque blanc, avec une pointe de jaune qui s'effaçait derrière l'église. Il était dix heures. Le soleil aurait dû être là-haut, au-dessus des toits de tuiles de l'école. Et ce soir il devrait se coucher au bout du terrain de sport. Or il descendait derrière le clocher.

— Maîtresse, crièrent les enfants, maîtresse, le soleil tourne à l'envers !

— Allons, le soleil ne tourne pas. C'est la terre qui tourne

— Alors, c'est peut-être la terre qui tourne à l'envers ?

— Ne dites pas de bêtises.

Elle savait bien que ce n'étaient pas des bêtises. Comme les enfants, la maîtresse voyait que le soleil, au lieu de grimper au-dessus de leurs têtes, était en train de descendre à l'Est. Il se recouchait tranquillement, comme on replonge sous la couette le dimanche pour la grasse matinée. Elle le voyait bien, mais elle n'arrivait pas à le croire.

La récréation se prolongea jusqu'à ce que le soleil eût totalement disparu. À onze heures du matin, il faisait nuit. On entra dans les classes et l'on alluma les lumières.

— Maîtresse, regardez, la pendule !

Elle regarda. La petite aiguille des secondes trottait allègrement à l'envers.

— Ce doit être un cauchemar, dit elle, on va se réveiller. Prenez vos cahiers.

Un cauchemar, bien sûr, c'est ce que tout le monde imagina d'abord. Pourtant, il fallut se rendre à l'évidence. La terre s'était mise à tourner à l'envers. Les savants se disputèrent sans parvenir à se mettre d'accord sur les causes du phénomène et les solutions qu'on aurait pu lui apporter. Les croyants de toutes les religions se mirent en prière sans plus de résultat. On chercha des coupables. On en trouva en si grand nombre qui auraient pu faire l'affaire qu'on aurait mis la planète à feu et à sang pour les châtier tous sans pour autant remettre le monde à l'endroit. Pour une fois, les hommes furent raisonnables. Puisque le problème les dépassait, ils décidèrent de s'en accommoder. On décréta que désormais la nuit serait le jour et le jour la nuit et qu'on distribuerait les cartes à la belote dans le sens contraire des aiguilles d'une montre. La vie reprit un cours normal, ou presque.

Chaque mercredi, Magalie rendait visite à sa grand-mère qui habitait seule dans la ferme depuis que papy était parti. Elle était bien vieille. Elle avait de plus en plus de mal à marcher. Magalie l'aidait à s'occuper des poules, et surtout à monter le charbon de la cave pour alimenter le poêle. Depuis deux mois que le monde tournait à l'envers, Magalie avait l'impression que sa grand-mère se portait de mieux en mieux. Ce jour-là, quand elle vint lui rendre visite, elle la trouva dans la cour, un seau de charbon de dix kilos au bout de chaque bras. Elle les portait sans effort.

— Je m'occupe du poêle, dit-elle à sa petite-fille. Va plutôt au poulailler. La roussette vient de chanter, elle a dû pondre.

Magalie poussa le grillage. La poule était couchée sur la paille. Elle la prit délicatement par les ailes, la souleva doucement et tendit la main vers l'œuf tout chaud. Au moment où elle allait le saisir, le coco glissa entre ses doigts et disparut, aspiré par le derrière de la poule ! Comme dans un film qu'on repasse à l'envers ! La petite fille eut beau secouer la roussette, pas moyen de faire redescendre l'œuf. Il était retourné dans sa maison.

— Tu as dû te tromper, mamie. Il n'y a rien.

— C'est curieux, dit la grand-mère. L'an dernier j'avais peur de devenir dure de la feuille, mais depuis quelque temps, j'entends de mieux en mieux. Ce doit être les nouveaux médicaments que m'a donnés le médecin.

Comment raconter à Mamie que l'œuf était retourné dans le derrière de la poule ? Elle se serait moqué d'elle. La pauvre Magalie, non seulement elle était un peu demeurée, et en plus elle devenait folle, voilà ce qu'elle aurait pensé... Pourtant, elle n'avait pas rêvé.

Une idée extraordinaire lui vint alors à l'esprit. Et si depuis que le monde tournait à l'envers, le temps passait-il dans le mauvais sens ? Mamie semblait rajeunir. L'œuf revenait à la poule. Un jour elle redeviendrait un bébé et elle retournerait dans le ventre de sa mère ? Et sa mère, plus tard dans le ventre de grand-mère ? Alors on mourrait en naissant ? Alors tout le film qu'on avait vu à l'école repasserait à l'envers ? On redeviendrait des singes. Les dinosaures pataugeraient à nouveau dans les marais et, à la fin du monde, il n'y aurait plus qu'un point de lumière de plus en plus petit, mangé

par un écran tout noir ? Pour les vieux qui repasseraient toute leur vie à l'envers, c'était peut-être une bonne nouvelle, mais les pour les enfants qui n'avaient pas encore eu le temps de découvrir le monde, c'était terrifiant ! Il fallait absolument faire quelque chose. Mais quoi ?

Quand elle osa raconter à Romain l'histoire de l'œuf il commença par rigoler.

— Ce serait drôle de voir la maîtresse oublier tout ce qu'elle sait et sauter à la corde dans la cour ! Et mon père, il me piquerait ma console et il jouerait aux petites voitures ? Ce serait comme un petit frère !

— Sauf que toi tu ne seras plus là. Si tu es né il a huit ans, ça veut dire que tu disparaîtras dans huit ans.

Huit ans, quand on les regarde devant soi, c'est loin. Mais quand on les regarde derrière, ça passe drôlement vite... Magalie avait raison. Il fallait faire quelque chose. Demander à la maîtresse, avant qu'elle ne soit redevenue une petite fille ?

— Maîtresse demanda Romain un matin en levant le doigt, est-ce qu'on peut arrêter le temps ?

La maîtresse avait réfléchi, surprise par la question. Le lendemain elle était revenue avec un poème qu'elle avait lu en classe. « *Ô temps suspend ton vol, et vous heures propices retenez votre cours...* » Elle avait expliqué que pour les gens qui s'aiment très fort, le temps n'existe plus. Les enfants n'étaient pas certains d'avoir tout bien compris, mais la maîtresse avait l'air tellement ému qu'ils avaient su qu'elle disait

quelque chose de vrai. Donc, on pouvait arrêter le temps. Restait à remettre la terre dans le bon sens.

C'est Julien qui a eu l'idée. Au cirque, il avait vu un caniche dressé qui marchait sur un ballon. Quand il avançait, le ballon tournait sous ses pattes. Quand il reculait, le ballon tournait dans l'autre sens. La terre, sous nos pieds, c'était comme un ballon. Si tout le monde décidait un jour de marcher dans le même sens, on pouvait y arriver...

Magalie était un peu rassurée. Pour remettre le monde à l'endroit, il suffisait de s'aimer très fort et de marcher tous dans le même sens. Il n'y avait plus qu'à s'y mettre avant le retour des dinosaures. En attendant, elle avait décidé de se mettre à grandir.

## **LE DINER DE FOU**

Si le monde entier vivait à la manière du village de B..., le monde entier serait un paradis.

Ce n'était ni une vallée perdue à l'abri de la civilisation, ni une île sauvage aux cocotiers verts et aux plages de sable fin comme on en voit dans les feuillets de la télévision, pas plus un monde de palace et de luxe. Non. C'était un village à flanc de coteau avec son église, son école et sa mairie, avec sa place de la fontaine et son Café de la Place, son école, son square et son étang, sa boulangerie, sa charcuterie et son marché



du samedi. Un village ordinaire, pareil à beaucoup d'autres. On n'y avait pas trouvé de pétrole, d'or ou de minerais précieux qui garantissent aussi sûrement la fortune des uns que le malheur des autres. Chacun y menait sa vie tranquillement. Les agriculteurs cultivaient leurs terres, les commerçants tenaient leurs boutiques, les artisans travaillaient dans leurs échoppes tandis que d'autres partaient chaque matin à la ville, dans des bureaux ou des usines, pour rentrer le soir au village. Chacun faisait ce qu'il avait à faire sans jamais jalouser son voisin, sans s'en préoccuper, sauf pour faire la fête avec lui. Se retrouver tous ensemble, jouer, danser, boire et manger était la grande spécialité du village de B... Au point que l'organisation des réjouissances communes était la première occupation du conseil municipal.

Ce soir-là, c'était au mois de mars, le comité réuni à la mairie cherchait de quelle manière fêter l'approche du printemps qui, comme le veut le calendrier, coïncide avec le carnaval. Un défilé masqué ? Un bal costumé ? Un méchoui géant ? Un concert ? Un spectacle de théâtre ? On avait déjà tout essayé. On avait envie d'autre chose, de quelque chose de neuf.

Madame Folio, qui travaillait à la bibliothèque, parla de la Fête des Fous qu'on pratiquait au moyen-âge. Les hommes se déguisaient en femme et les femmes en homme, les nobles en paysans, les paysans en seigneurs, les maîtres en valets et les valets en maîtres. On échangeait les rôles et c'était le monde à l'envers le temps de la fête. C'était sans doute une bonne idée, mais les différences entre les gens du village n'étaient pas assez importantes pour qu'elle pût être vraiment drôle. On voyait tous les

samedis des employés de bureaux déguisés en paysans dans leurs jardins et des paysans endimanchés sur le marché de la Fontaine. Une femme en pantalon n'avait rien d'extraordinaire et les messieurs avaient déjà revêtu des costumes de majorettes le mois précédent à la salle des fêtes. C'était rigolo, mais déjà vu.

Monsieur Lefisc, qui travaillait aux impôts, proposa alors un « dîner de con » en s'excusant de dire un gros mot. Il avait vu à la télévision un film qui l'avait beaucoup amusé et qui racontait l'histoire de gens qui invitent un monsieur un peu bête pour se moquer de lui sans qu'il s'en aperçoive. Monsieur Férule, l'instituteur, qui se trouvait devoir assumer le rôle de gardien de la morale en l'absence de curé affecté à la paroisse, fit remarquer qu'il n'était pas très charitable de se moquer de son prochain. De plus, il ne voyait pas qui dans le village pourrait jouer le rôle de la victime. Le dindon de la farce, comme on dit.

— Je crois que j'ai une idée, annonça alors Monsieur Diverdais.

Ferdinand Diverdais était le plus riche agriculteur du village. Il était devenu maire à la mort de son père. Son habileté à mélanger les idées des uns et des autres pour en inventer une nouvelle qui convenait à tous faisait l'admiration du canton.

— Vous connaissez tous le Père Bourru, commença-t-il...

Même ceux qui ne l'avaient jamais vu connaissaient le Père Bourru. On en menaçait les petits enfants pour les faire tenir tranquille. « Attention, le Père Bourru va

venir te chercher ! » Le bonhomme vivait seul avec son cochon dans une ferme en piteux état à l'écart du village. On le voyait quelquefois au marché, rarement au Café de la Place, jamais aux fêtes. Comme il sortait peu, on n'eut pas besoin de se cacher pour préparer en secret la fête de carnaval que Monsieur le Maire avait intitulée « Le dîner de fou »

Un samedi matin, le Père Bourru fut tiré de son sommeil par un air de fanfare. D'abord il crut qu'il rêvait. Il plongea la tête sous l'oreiller, mais la musique approchait. Et dzim boum boum et tsoin tsoin tsoin ! Gudule, le cochon, s'était approché de la fenêtre, les deux pattes posées sur le rebord, le groin tendu, ses petites oreilles dressées. Le Père Bourru ouvrit les volets. Tout le village était là, à l'entrée de la cour, musique en tête. Une voiture à cheval décorée de fleurs attendait sur la route. Attendait quoi ? Deux hommes déroulèrent un tapis rouge sur les flaques de boue qui creusaient la cour, contournèrent le tas de fumier et vinrent s'arrêter juste au seuil de la porte. Monsieur le maire approcha, son écharpe bleu blanc rouge sur la poitrine, suivi de ses adjoints, de la coiffeuse du village, Mademoiselle Annie Tiffe et de Monsieur Coupon, le tailleur que suivait un commis. Le Père Bourru, à peine tiré du lit, pas rasé, pas coiffé, ouvrit en pyjama.

— Père Bourru, annonça le maire comme s'il allait prononcer un discours, en vertu des pouvoirs qui me sont conférés, au nom de toute la population de B... et en l'honneur du carnaval, j'ai la joie de vous informer que le conseil municipal à

l'unanimité à décider de vous nommer seigneur et maître de la ville pour toute cette journée, jusqu'à ce que les cloches de notre église sonnent les douze coups de minuit.

Et en disant ces mots, il dégrafa son écharpe, la passa autour du cou du bonhomme et s'inclina devant lui. Le Père Bourru allait refermer la porte. Ça ne l'intéressait pas d'être le maître ou le seigneur de ceci ou de cela. Trop tard. Deux hommes costauds le poussèrent dans un fauteuil et lui passèrent une serviette autour du cou. Mademoiselle Tiffe le barbouillait déjà de mousse à raser. Monsieur Coupon armé de son mètre ruban prenait des mesures pendant que son commis déballait les costumes qu'il avait apportés.

— Mes amis, cria le maire à l'adresse de la petite foule qui attendait à l'autre bout de la cour, Le Père Bourru a accepté d'être le Roi d'un Jour. Pour le Père Bourru, hip ! hip ! hip !

— Hourra ! hurla la foule.

La fanfare entonna une valse. Le Père Bourru s'abandonna aux mains expertes de mademoiselle Tiffe. Elle avait rasé sa barbe et tamponné ses joues d'une eau de toilette discrètement parfumée. Ça sentait bon. Elle shampooinait à présent ses cheveux en massant doucement son crâne. C'était bien agréable. Quand elle eut rincé la mousse et coiffé son client, Monsieur Coupon aida le bonhomme à enfiler une chemise blanche de coton fin. C'était doux avant que celui-ci ne se retire un moment dans sa chambre pour passer seul le pantalon de velours moiré que le tailleur lui avait recommandé. Nom de nom, qu'on était bien dans les habits d'un roi !

La toilette dura une bonne demi-heure. La coiffeuse avait préparé une perruque. Elle la remballa dans son carton tant, une fois lavés et coiffés, les cheveux du Père Bourru étaient beaux. Une crinière brune, vigoureuse et souple lui tombait en boucle sur les épaules. Quand Monsieur le Maire ouvrit la porte et présenta le Roi d'un Jour, les gens du village ne purent retenir un cri d'admiration. Quelle noblesse ! Quelle majesté ! Il avait fière allure. Qui aurait cru qu'on pouvait transformer un gueux en prince en moins de trente minutes ?

Le Roi Bourru traversa la cour de sa ferme sous les applaudissements et les vivats de son peuple. Derrière lui, tenu en laisse par l'apprenti du charcutier déguisé en page, venait Gudule le cochon, lavé lui aussi, peigné, lustré, comme s'il devait concourir au salon de l'agriculture.

**L**e cortège se mit en route jusqu'à la place de la fontaine où l'on avait préparé l'apéro. Chaque fois que le Père Bourru levait son verre, on criait « Le Roi boit ! le Roi boit ! » Et l'on buvait avec lui. Certains riaient sous cape. Quand le bonhomme serait assez saoul, on lui demanderait un discours. Et alors, on allait bien rire !. Ceux-là furent déçus. Quand le maire, à la fin du repas, lui demanda de prononcer quelques mots, le Roi s'acquitta de l'épreuve avec une aisance que l'on n'attendait pas. Quelques-uns ricanèrent. Le père Bourru se prenait vraiment pour un roi, c'était la meilleure ! D'autres, ne purent s'empêcher d'applaudir sincèrement quand il termina son discours par quelques vers improvisés :

*Longtemps je suis resté à l'écart de vos fêtes*

*Et voilà qu'aujourd'hui, je suis à votre tête.*

*Mais à quoi, dites-moi, pourrait servir encore*

*Une tête qu'on aurait retranchée de son corps ?*

Ça c'était bien tourné ! Pour un peu, on irait voter Père Bourru aux prochaines municipales !

Dans l'après-midi, arrivèrent les musiciens du bal, un violon, un accordéon et une clarinette. À la bourrée, à la gavotte, au quadrille, à la java comme à la valse et au tango, le Père Bourru encore une fois se montra royal ! À tel point que bientôt les plus belles filles du pays se disputèrent l'honneur d'un petit tour dans ses bras, et parmi elle, Hélène Diverdais, la fille de Monsieur le Maire. Ils faisaient un beau couple tous les deux, virevoltant sur le plancher du bal. Lui dans son costume de velours avec ses bas de soie et elle dans sa petite robe de printemps qui découvrait ses épaules. On aurait dit un prince et une paysanne, sauf qu'en ce jour des fous, le prince était paysan et la bergère le plus beau parti du village !

Ils dansèrent jusqu'au coucher du soleil, ne s'accordant que de rares moments de répit où ils s'asseyaient côte à côte sur le bord de la fontaine et discutaient à voix basse. On avait oublié le Père Bourru. On l'avait déguisé en roi et voilà qu'il était devenu roi. Le proverbe ment quand il prétend que l'habit ne fait pas le moine. Plus personne ne songeait à la comédie du matin, sauf Monsieur Lefisc et le charcutier qui avaient préparé une dernière plaisanterie.

**A**u coucher du soleil, ils arrivèrent tous les deux portant à bout de bras un grand plateau brillant comme de l'argent sur lequel reposait, dodu, doré, rôti à point et luisant de bonne graisse, un magnifique cochon.

— Sire, fit Monsieur Lefisc en tendant un couteau au Père Bourru, si votre majesté veut bien daigner trancher la première part ?

Le roi trancha un morceau de viande qu'il piqua à la pointe du couteau, le huma, le goûta et sourit.

— Excellent, mon ami, excellent !

— Nous avons choisi pour votre majesté, le roi des cochons, Sire. Continua le charcutier avec un sourire dégoulinant de sucre.

— Mais je n'en doute pas, mon ami. Et vous avez fort bien fait. Je n'aurais pu rêver manger Gudule en meilleure compagnie. Allons qu'on se serve !

Le charcutier et Monsieur Lefisc étaient devenus tout pâles.

— Hé bien messieurs, fit le roi, vous ne vous sentez pas bien ? J'aimais mon cochon et je l'ai bien nourri. Il se peut parfois qu'on ait plaisir à dévorer ceux qu'on aime.

À ces mots, il se tourna vers Hélène qui devint toute rouge.

**L**a fête se poursuivit jusqu'à tard dans la nuit. Monsieur Lefisc et le charcutier avaient disparu. Lorsque l'église du village égraina les douze coups de minuit, le roi cessa d'être le roi. Hélène fit monter le Père Bourru dans sa voiture. Au matin, Monsieur le Maire remarqua que petite Citroën de sa fille était toujours garée dans la cour de la ferme à l'écart du village. Elle ne serait pas vilaine, cette ferme, après quelques travaux. Comment le Père Bourru avait-il échoué ici ? Quels chagrins l'avaient frappé pour qu'il se retire à l'écart de tous ? Quelle importance ? C'était sa vie. Il la raconterait peut-être un jour à Hélène, si cela n'était pas déjà fait.

Depuis que Monsieur le Maire avait regardé le monde à l'envers, l'endroit lui paraissait différent.

## **LE MIROIR DU PALAIS DES GLACES**

**D**epuis une semaine, la foire de décembre a installé ses manèges sur le mail. Il y a des trains fantômes, des auto-tamponneuses, un grand huit qui vous met la tête en bas, une pieuvre à nacelles et des stands de tir. L'odeur des frites et des saucisses se mêle à celle des gaufres et de la barbabapa C'est un drôle de tourbillon de musiques et de parfums, un peu étourdissant, un peu écœurant... Julien marche vite, entre les baraques, beaucoup trop vite pour les petites jambes de Théo. Il a quatorze ans, c'est un grand. Il aurait voulu venir tout seul, être tranquille et retrouver



ses copains. Il a fallu que les parents lui imposent Théo. « Tiens, a dit papa, voilà dix euros, mais tu vas avec ton frère. » « Et vous partagez, a exigé maman. » Ils sont drôles, les parents, qu'est-ce qu'ils veulent qu'on fasse à deux avec dix euros quand le moindre tour de manège en coûte deux !

**J**ulien est allé tout seul au grand huit parce que Théo est trop petit. Tout seul, c'est moins drôle. C'est mieux avec une copine, on crie très fort quand on a la tête en bas, on se serre l'un contre l'autre comme si on avait peur. Ils sont entrés ensemble dans le train fantôme. Ça allait à toute vitesse, les portes s'ouvraient au dernier moment devant le wagonnet. Un squelette leur a passé les mains dans les cheveux. Théo a adoré. Il sait bien que le squelette n'est pas un vrai, n'empêche qu'il était drôlement bien fait. Julien a joué les blasés. Même pas peur. Ensuite, ils ont fait un tour d'auto-tamponneuses. Là, ils se sont bien amusés tous les deux, même si Julien n'a pas voulu laisser Théo conduire. Il est énervant, Julien. Parce qu'il est grand, il croit que c'est toujours à lui de commander. À présent, il ne leur reste que deux euros en poche.

— C'est à moi, dit Théo. Tu as fait un tour de plus.

Il s'est arrêté devant le « Palais des Glace », un labyrinthe de miroirs où les gens se perdent. Il paraît qu'il y en a qui restent des heures à l'intérieur. Même qu'on est obligé d'aller les chercher parce qu'ils ne trouvent plus la sortie. Julien hausse les épaules.

— Et si tu te perds, tu crois que je vais t'attendre jusqu'à demain ? Tu es trop petit pour y aller tout seul.

Un garçon et une fille jouent derrière les glaces. Quand ils se retrouvent chacun d'un côté d'une vitre, ils collent leurs lèvres sur les carreaux comme s'ils s'embrassaient. On les voit de dehors. Julien a bien envie d'entrer.

— Voilà ce qu'on va faire. Je prends un ticket, tu te planques derrière moi et tu me suis en douce.

Théo a un peu peur. Il ne faut pas qu'il le montre, autrement son frère va le traiter de bébé. Il se faufile derrière Julien qui passe le contrôle. Au moment où il pénètre dans le Palais, une grosse voix tonne dans son dos.

— Et toi gamin ! Tu sors de là tout de suite !

Courir, vite ! Ne pas se retourner. Tout droit sans s'arrêter. Bing ! Il se mange une vitre. Même pas mal. Un virage à droite, un virage à gauche. Le gars de l'entrée est trop occupé à surveiller ceux qui arrivent pour se lancer à sa poursuite. Quelle trouille ! Quelle rigolade ! Théo reprend son souffle.

Il y a des vitres transparentes et d'autres dans lesquelles on se voit énorme, tout petit, tout gros, ou très grand, comme un géant. Soudain, il aperçoit Julien dehors. Il est sorti retrouver ses copains. Théo veut le rejoindre, mais la sortie du labyrinthe est tout à côté de l'entrée. Et à l'entrée, il y a le monsieur du contrôle qui surveille. S'il reconnaît le petit resquilleur, il ne le laissera pas filer. Il faudrait que Julien vienne le distraire. Théo se colle derrière une glace proche de l'allée de la fête et fait de grands gestes. « Julien ! Julien ! viens m'aider ! » Les gens qui passent rigolent en voyant ce gamin qui s'agite

dans son bocal. Julien, lui ne voit rien, trop occupé à discuter. Il s'éloigne à présent. Théo est pris au piège. Est-ce qu'il va rester toujours enfermé ? Il sent les larmes monter à ses yeux. Il cherche une sortie, une autre sortie, loin de celle qui aboutit à côté de l'entrée. Le labyrinthe est désert. Plus personne. Il est perdu pour de bon. Il pleure.

Un drôle de petit miroir est tombé par terre. Il y baisse les yeux. Il s'y découvre en train de rire. Il est en train de pleurer et son reflet rigole dans la glace. Comme s'il se moquait. C'est drôle. Il n'a plus peur du tout. Il ramasse le miroir et l'emporte avec lui. Il lui portera chance. La sortie est là, le gardien a son poste. Il a repéré le resquilleur. Il l'attend, l'air furieux. Au moment où il va le saisir par le bras, Théo dresse le miroir. Un grand sourire éclaire le visage de l'homme.

— Alors, petit, tu t'es bien amusé ?

Le gamin file sans demander son reste.

À la maison, Théo n'a pas parlé du miroir. Il a attendu d'être dans son lit pour le regarder de nouveau. Quand il sourit, son reflet fait la lippe, quand il propose une grimace, l'image est impassible, quand il fait sa tête sérieuse, la glace se moque. Mais le plus extraordinaire est qu'il a l'impression que le miroir lui impose sa volonté. Non seulement il montre le monde à l'envers, mais on dirait en plus qu'il est capable de le changer l'humeur des gens qui s'y regardent. Magique !

**L**e matin, c'est toujours la bagarre au petit-déjeuner. Ce matin-là, c'est encore pire que d'habitude. Au moment où Théo va se verser des céréales, Julien lui arrache le paquet des mains et le vide d'un coup dans son propre bol.

— Tu pourrais m'en laisser, proteste le petit. Tu en as déjà eu.

— Ça t'apprendra à me pourrir la vie, répond méchamment Julien.

Il est de très mauvaise humeur

Théo sort le miroir magique et le brandit devant le visage de son frère. Aussitôt celui-ci fait un grand sourire et pousse son bol devant Théo

— Mange Théo ! Et passe une bonne journée. Moi, il faut que je file.

Il attrape son vélo, saute dessus et s'en va au gaiement au collège, lui qui s'y rend habituellement comme s'il allait au bain.

**T**héo a gardé son miroir bien caché dans son sac toute la journée. Il n'a pas osé le sortir à l'école. De retour à la maison, il a trouvé Julien aussi heureux que le matin, avec énorme coquard à l'œil gauche, la moitié du visage tout bleu.

— Qu'est ce qui t'est arrivé ? demande Théo.

— Ce n'est rien, dit Julien. Un grand de troisième voulait mon vélo. Moi ça ne me dérangeait pas de lui donner, mais il a tapé avant que j'aie eu le temps de lui dire. C'est classe, non ? On dirait Rocky à la fin d'un combat.

— Et ton vélo ?

— Ben je lui ai donné. Il l'a trouvé très beau.

**L**e soir dans son lit, Théo a repensé à son miroir. C'était une arme dangereuse qu'il fallait manier avec précaution. Julien méchant, c'était un problème, mais Julien trop gentil, ce n'était pas une solution. Le lendemain matin, il a interpellé son frère au moment où il quittait la maison.

— Julien !

Julien s'est retourné avec un grand sourire. Théo a brandi le miroir. Le sourire s'est éteint et Julien a claqué la porte derrière lui avec fureur. Aujourd'hui, il ne se laisserait pas frapper.

En fin d'après-midi, Julien n'était toujours pas rentré du collège. Vers sept heures, maman commença à s'inquiéter quand on sonna à la porte de l'appartement. C'était Julien, avec une vraie tête de délinquant, accompagné de deux policiers.

— On vous le ramène, Madame, parce qu'il n'a que quatorze ans. S'il avait été plus vieux, on l'aurait gardé en cellule. Cet après-midi, il s'est battu avec un camarade pour une histoire de bicyclette. Et pas pour rire. L'autre est à l'hôpital. Et ça ne va pas en rester là...

Le policier disait des mots terribles d'un air sévère et d'un ton menaçant. Prison, juge, tribunal ! Maman allait se mettre à pleurer. Théo fila discrètement dans sa chambre, sortit son miroir et le dressa devant le policier.

— Allons, ne vous en faites pas ma petite dame. Des bagarres de gamins, on en a

tous eu. Vous savez qu'il se bat bien votre garçon. Un vrai Rocky des bords de l'Aisne. Vous devriez l'inscrire dans un club de boxe.

Le second policier, surpris de ce changement de ton, allait intervenir quand il croisa son reflet dans le miroir de Théo.

— Et bonne soirée, m'sieurs dames ! ont souhaité les deux policiers en s'en allant.

**L**e lendemain matin était un samedi. Julien était puni dans sa chambre. Théo prenait son petit-déjeuner en compagnie de ses parents. Papa lisait le journal.

— Incroyable...

— Quoi donc ? a demandé maman.

— Écoute : " Cambriolage à la bijouterie Bling Bling. Cette nuit, vers deux heures du matin, des malfaiteurs ont défoncé la vitrine de la bijouterie Bling Bling à l'aide d'une voiture bélier. En patrouille dans le secteur, deux policiers les ont aidés à ramasser les bijoux répandus sur le trottoir, permettant ainsi aux voleurs de détalier avec leur butin avant l'arrivée des renforts. Les policiers interrogés par leurs collègues ont déclaré qu'ils avaient voulu « rendre service ». Ils seront prochainement entendus par un expert psychiatrique... »

**T**héo faillit s'étrangler avec un grain de riz soufflé. Le miroir ne faisait que des catastrophes. Il fallait s'en débarrasser.

— Maman, demanda-t-il, est ce que je pourrais retourner à la foire ?

— Pas tout seul.

— Avec Julien.

— Ton frère est puni, dit papa

Théo hésita. C'était pour la bonne cause, ce serait la dernière fois. Il montra le miroir à ses parents.

— Les enfants, faut que ça s'amuse, dit maman

— Cinquante euros, ça suffira ? demanda papa.

**Q**uand les deux frères arrivèrent sur le mail, une grande file d'attente serpentait devant le Palais des Glaces. Le caissier encourageait tout le monde à entrer.

— Allez-y, c'est gratuit ! cadeau ! Amusez-vous tous.

Théo n'a pas eu pas trop de mal à retrouver l'endroit où il avait découvert le miroir. Julien le hisse sur ses épaules pour qu'il remette le miroir au crochet d'où il avait dû tomber. Un groupe de jeune passe en courant. Bousculade. Le miroir tombe au sol et se brise en mille morceaux.

Dehors, on entend la voix du patron du « Palais des Glaces ».

— Et passez la monnaie. Passez la monnaie pour un voyage magique. Du rire, de l'émotion du mystère. Deux euros ! Deux euros l'entrée !

**O**uf, tout est en ordre. On se trompe parfois à croire que le bien n'est que l'envers du mal.

## **LE CHANT DE L'ARBRE CREUX**

**O**n entend de drôles de bruits, le matin, dans le village de B... Au chant du coq succèdent des grincements de volets, des claquements de serrures et des tintements de chaînes. Tout le monde s'était soigneusement enfermé pour la nuit, barricadé dans sa maison. C'est qu'il se passe des choses étranges, la nuit, dans le village de B... On y a peur du noir.

Au même moment, le matin, juste avant que montent les premières lueurs de l'aube, à l'heure où les gens sortent de chez eux, les volets se ferment aux fenêtres de la grande maison que l'on appelle le château. Ce sont de gros volets de bois doublés d'épais rideaux opaques. C'est qu'on a peur du jour, au château.

Ainsi, au village de B..., quand les maisons ouvrent les yeux, le château ferme les paupières. Le village vit le jour, le château s'éveille à la nuit.



Une belle voiture est garée devant la grille de fer ouvragé. Elle est là depuis si longtemps que plus personne ne se souvient quand elle est arrivée. C'est une immense limousine aux vitres teintées qui arrêtent le soleil. Elle était blanche. Elle est aujourd'hui grise et couverte de cacas de pigeons. Aucun gamin, jamais, n'aurait l'audace d'aller tracer un dessin ou une inscription du bout du doigt dans la poussière qui la recouvre. « Sale ! Omo ! À laver ! » Quand ils passent devant le château ; les enfants changent de trottoir. Ils se racontent dans la cour de récréation des histoires de vampires, de Dracula et de loups garou, comme dans toutes les cours de récréation. Ailleurs, on joue à se faire peur. Dans le village de B..., on a peur en vrai.

Dans le jour, quand le soleil est haut et qu'il joue avec les innocents nuages, on oublie le danger. Chacun vaque à ses occupations. Mais dès que le soir tombe, dès que le ciel rosit à l'Ouest, tous se pressent de rentrer chez eux. On peut voir des jardiniers abandonner un dernier poireau orphelin dans la terre « Tant pis, je le prendrai demain... » On a vu un soir un commerçant pousser hors de sa boutique une cliente attardée et tirer précipitamment le rideau de fer à la devanture de son magasin. « Vous repasserez demain, Madame Guillou, il est tard... » Il n'est pas rare qu'une poupée demeure toute la nuit sur une chaise de jardin. « Maman, je n'ai pas rentré mon doudou ! - Le soleil se couche, ma chérie. Tu le retrouveras demain matin. »

Alors la nuit vient. On allume la télé pour se rassurer, pour ne pas entendre ce qui se passe dehors. Le journal télévisé et les films d'horreur sont moins terrifiants que ce qu'on imagine la nuit dans le village de B... déserté.

Un soir, le secrétaire de la mairie est resté bloqué dans la maison communale. Absorbé dans ses formulaires, il n'avait pas vu le temps passer. Pas senti la nuit venir. Au matin il a raconté qu'il avait entendu des grincements de volets, des claquements de serrures et des tintements de chaînes. Le château se réveillait. Ensuite, il avait écouté, l'oreille collée contre la porte. Il y avait eu des bruits de pas, d'abord un crissement de chaussures sur le gravier, puis le claquement de souliers ferrés sur l'asphalte de la rue et enfin des pas plus lourds, mouillés. Quelqu'un marchait sur la pelouse en direction du parc ; là où se dresse le chêne creux où nichent les rapaces nocturnes. Plus tard, aux alentours de minuit, il avait entendu comme le battement d'un cœur énorme, un cœur de géant. On aurait dit un tambour, parfois grave, parfois plus aigu. Un ululement l'avait rejoint. Ce n'était pas une chouette, il en était certain. Plutôt le chant d'une sorcière.

Cette musique, beaucoup des habitants du village l'avaient entendue la nuit. On ne peut pas laisser la télé allumée jusqu'au matin... Quand elle les surprenait dans leur sommeil, ils se fourraient la tête sous l'oreiller et s'enfonçaient des petites boules de cire dans les oreilles. Le pharmacien de la ville proche vendait plus de boules Quiés que tous ses confrères du département réunis.

On aurait sans doute continué longtemps à raconter des légendes extraordinaires sur le maître du château sans l'éclipse de l'été 1999.

**L**argement informés par les journaux et la radio, les habitants de B... avaient décidé de ne pas prendre de risques et de s'enfermer chez eux le temps que la lune cache le soleil. Il allait faire nuit, tout pouvait arriver. Lorsque l'astre

du jour se voila, on entendit, comme on pouvait s'y attendre, des bruits de pas sur le gravier, sur l'asphalte et sur la pelouse, puis le battement d'un cœur et le chant de la sorcière. L'éclipse ne dura qu'une vingtaine de minutes. Le silence revint dès que le soleil eut reparu et chacun sortit de chez lui. C'étaient les vacances, les enfants retournèrent jouer au Parc du Chêne Creux. Ils tombèrent alors nez à nez avec un homme qu'ils n'avaient jamais vu. Le maître du château était habillé d'une queue de pie noire avec une chemise blanche et un nœud papillon. Il tenait à la main un grand maillet de bois et semblait complètement perdu, affolé.

Immédiatement, les enfants appelèrent les parents et tout le village se retrouva autour de l'arbre creux. Certains étaient venus avec des fourches, d'autres avec des fusils de chasse. L'homme regardait le ciel et se tordait les mains. Quelques-uns imaginèrent qu'il allait se réduire en cendres sous leurs yeux, comme dans les films de vampires. Il n'en fut rien. L'homme sanglotait, au bord des larmes.

— Le soleil ! Le soleil ! Ce n'est pas possible, c'est affreux. N'aie pas peur Lucia, cara mia, ma chérie, ne crains rien, je suis là. La nuit va revenir. Je te le promets, elle va revenir.

On aurait dit qu'il parlait à l'arbre creux. Et en italien en plus ! Un fou ! Il fallait prévenir les gendarmes, le mettre à l'asile. Deux costauds s'approchèrent de lui pour le maîtriser. Il se jeta à leurs genoux en les suppliant.

— Je vous en prie, non ! Vous allez la tuer. Le soleil va la tuer. Laissez-moi m'occuper d'elle...

Mais à qui parlait-il ?

— Lucia, mon amie, est cantatrice, la plus belle voix du monde. Hélas, elle est atteinte de la maladie de la lune. Elle ne peut vivre que la nuit.

— Où est-elle, demanda rudement un homme.

— Dans l'arbre. Je l'ai cachée quand le soleil est revenu. Lorsque j'ai vu qu'il faisait noir dehors, j'ai cru que c'était la nuit. Nous avons été surpris

— Montrez la nous, ordonna un autre.

— Ce n'est pas possible. Comprenez ! Le jour la tuerait. Tout à l'heure, si vous voulez, quand le soleil sera couché...

On hésita. L'homme paraissait un peu fou, mais son histoire de la maladie de la lune n'était pas un mensonge. Certaines personnes, heureusement peu nombreuses, naissent avec une malformation génétique qui les contraint à vivre continuellement dans le noir.

On décida donc d'attendre pour en avoir le cœur net. On alla chercher des provisions et l'on improvisa un pique-nique dans le parc. La nuit tombe tard en été. L'homme du château retrouva un peu de calme devant un verre de vin. Il expliqua qu'il était musicien, compositeur plus précisément. Il avait découvert que l'arbre creux faisait un tambour naturel capable des rendre des sons qu'aucun instrument ne reproduirait jamais. Ses sonorités variaient avec les saisons, le taux d'humidité dans l'air et les nichées des rapaces qui l'occupaient. C'était un instrument vivant. L'idée lui était venue

d'écrire une chanson pour arbre et creux et voix humaine. Lucia et lui préparaient un disque. Il parla avec passion de son amie et de la musique. Les gens du village l'écoutèrent, un peu perplexes. Une chose était certaine, l'homme du château n'était ni Dracula ni un loup garou. Il n'était pas dangereux. Le soir tombait lentement et c'était bon, tous ensemble, de regarder s'allumer les étoiles dans le ciel d'été.

**A**insi, à l'heure où tous avaient l'habitude de barricader leurs portes et de tirer leurs volets, tous se retrouvèrent dans le parc à attendre la nuit. Quand il fit bien noir, l'homme demanda de l'aide pour tirer son amie du tronc où il l'avait cachée. On vit alors une silhouette de femme, voilée de noir de la tête au pied, naître du ventre de l'arbre. Elle s'avança devant la petite foule. L'homme prit son maillet et commença à faire battre le cœur du chêne. La femme se mit à chanter. C'était bien la voix qu'on entendait la nuit. Maintenant qu'on voyait d'où elle venait, plus personne n'aurait imaginé le chant d'une sorcière. C'était beau. Les frissons qu'on sentait courir sur sa peau n'étaient plus de peur mais de plaisir.

**D**epuis ce jour, quand l'air est doux la nuit, les gens du village de B... éteignent la télé et laissent leurs fenêtres ouvertes pour écouter le chant de Lucia qui doit vivre à l'envers . À l'endroit à l'envers... Qu'importe, pourvu qu'on vive ensemble.

© Dominique Lemaire 2008